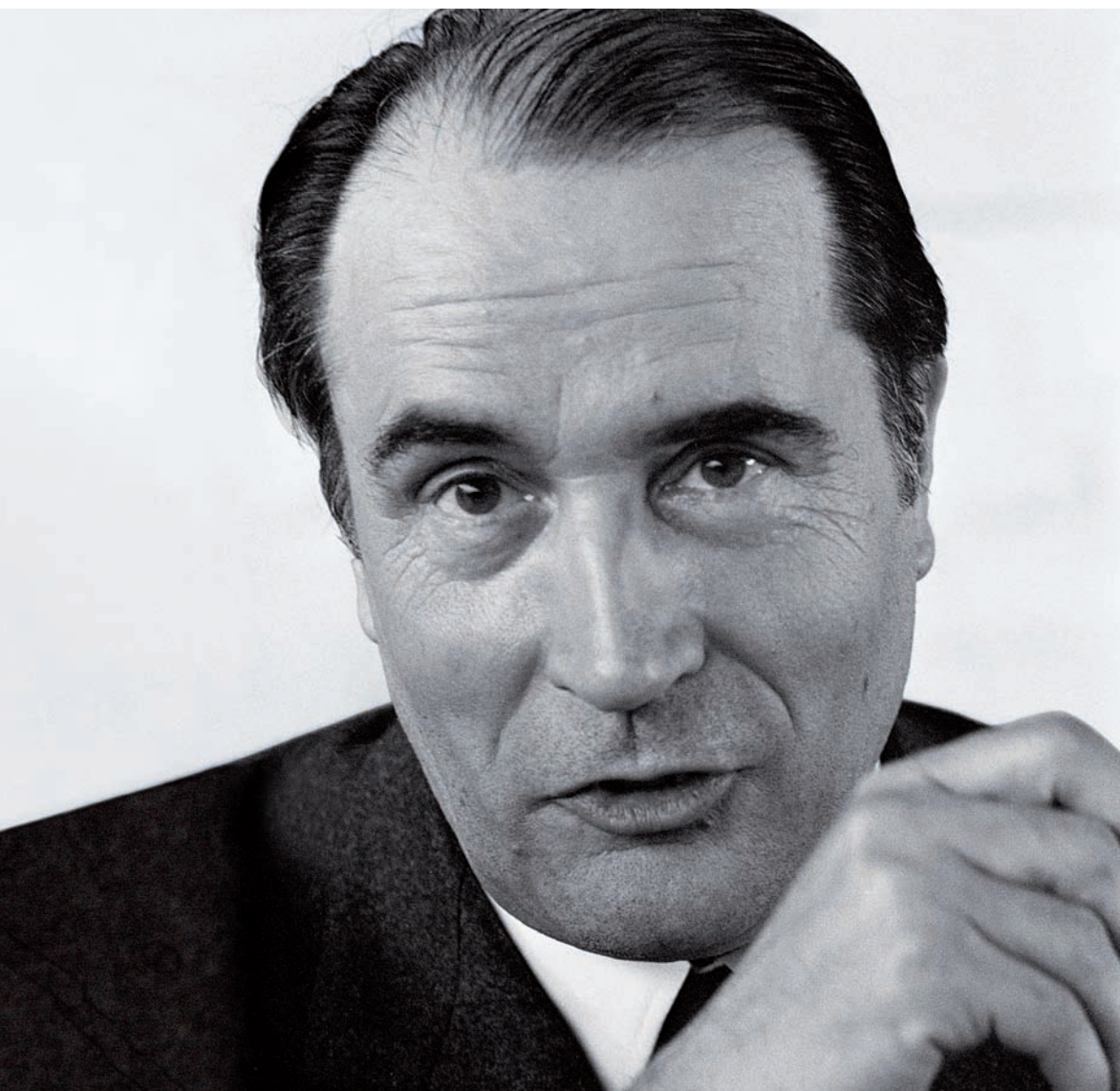


MICHEL WINOCK

François  
**Mitterrand**



Biographies *nrf* Gallimard





## DU MÊME AUTEUR

(liste sélective)

- LA FIÈVRE HEXAGONALE : LES GRANDES CRISES POLITIQUES, 1871-1968, Paris, Calmann-Lévy, 1986 ; rééd. « Points Histoire », 1987.
- LE SOCIALISME EN FRANCE ET EN EUROPE, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> SIÈCLE, « Points Histoire », 1992.
- LE SIÈCLE DES INTELLECTUELS, Paris, Éd. du Seuil, 1997 ; rééd. « Points Histoire », 2015. *Prix Médicis essai*.
- LES VOIX DE LA LIBERTÉ. LES ÉCRIVAINS ENGAGÉS AU XIX<sup>e</sup> SIÈCLE, Paris, Éd. du Seuil, 2001 ; rééd. « Points Histoire », 2010. *Prix R. de Jouvenel de l'Académie française*.
- LA FRANCE POLITIQUE, XIX<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> SIÈCLE, « Points Histoire », 2003.
- L'AGONIE DE LA IV<sup>e</sup> RÉPUBLIQUE. 13 MAI 1958, Paris, Gallimard, coll. « Les Journées qui ont fait la France », 2006 ; rééd. Folio Histoire, 2013.
- LA GAUCHE EN FRANCE, Paris, Perrin, coll. « Tempus », 2006.
- CLEMENCEAU, Paris, Perrin, 2007 ; rééd. « Tempus ». *Prix Aujourd'hui*.
- LE XX<sup>e</sup> SIÈCLE IDÉOLOGIQUE ET POLITIQUE, « Tempus », 2009.
- MADAME DE STAËL, Paris, Fayard, 2010 ; rééd. « Pluriel », octobre 2012. *Prix Goncourt de la biographie. Grand prix Gobert de l'Académie française*.
- FLAUBERT, Paris, Gallimard, coll. « Biographies NRF », 2013. *Prix Édouard Bonnefous, de l'Académie des sciences morales et politiques*.

Biographies *nrf* Gallimard



Michel Winock

FRANÇOIS  
MITTERRAND

*nrf*

GALLIMARD

© *Éditions Gallimard*, 2015.

Couverture: Photo © Jacques Cuinières / Roger-iollet (détail).



## AVANT-PROPOS

Le personnage de François Mitterrand fascine. Acteur politique de premier plan sous la IV<sup>e</sup> et plus encore sous la V<sup>e</sup> République, il a dirigé sa longue vie comme dans un roman, car elle fut, si l'on reprend la définition de Stendhal, « un miroir qui se promène sur une grande route ». Mais les bornes kilométriques commencent aujourd'hui à s'estomper.

Ministre quasi inamovible sous la IV<sup>e</sup> République, où les gouvernements se succédèrent en cascade, Mitterrand se distinguait déjà, très jeune, par son charme personnel, ses talents oratoires, ses intuitions politiques et, plus encore, l'ambition tenace de se forger un « destin national ». Le naufrage du régime, qui reléguait dans l'obscurité tant d'hommes politiques aujourd'hui oubliés, allait au contraire le propulser au-devant de la scène. Il sera le premier opposant à la nouvelle Constitution avant d'en devenir vingt-trois ans plus tard le premier magistrat et le sourcilleux défenseur : après l'éternel ministre d'une république ingouvernable, après le censeur du césarisme gaullien, le voici installé dans la tunique d'un « monarque républicain » dont le règne aura duré deux septennats — un record.

De tous les présidents de la V<sup>e</sup> République François Mitterrand est, avec de Gaulle, après de Gaulle, le chef d'État qui aura laissé une empreinte durable aussi bien sur la marche de nos institutions que sur notre paysage politique, et singulièrement sur

les destinées du socialisme français. Lui qui s'était érigé en adversaire implacable d'un régime qu'il qualifiait de « coup d'État permanent » a su glisser sans transition, une fois élu, dans la fonction présidentielle que de Gaulle avait taillée à sa propre mesure. Ce pouvoir redoutable, inséparablement politique et symbolique, il l'a incarné avec aisance, naturel et une certaine majesté, quand bien même il lui arrivait d'en abuser, au plan politique comme au plan personnel. Pour avoir épousé l'esprit des institutions qu'il avait tant décriées, Mitterrand en a assuré la continuité, et notamment en période de « cohabitation » avec ses adversaires politiques, situation que n'avait connue aucun de ses prédécesseurs ; cet homme doué d'instincts politiques exceptionnels réussit là à inventer littéralement — ce n'était pas donné à tout le monde — la double fonction réunie de chef d'État garant de la Constitution et... de leader de l'opposition.

L'historien n'oublie pas non plus que le parcours politique de François Mitterrand se confond avec l'histoire de la gauche française dans la seconde moitié du *xx<sup>e</sup>* siècle. C'est lui qui a le premier, et pour ainsi dire tout seul, conçu le projet de recréer l'union de la gauche. Non parce qu'il éprouvait quelque affinité avec le parti communiste français — il ne nourrissait à son endroit aucune illusion —, mais parce qu'il voyait dans cette alliance l'unique moyen de mettre en place les conditions du retour de la gauche au pouvoir et de son propre avènement à la magistrature suprême. Sa victoire à l'élection présidentielle de 1981 contribua paradoxalement à vérifier la pérennité des institutions en banalisant l'alternance politique.

Quand je revisite ces épisodes, je ne peux m'empêcher d'observer — et ici le biographe rejoint l'historien — que la vie de François Mitterrand se lit en effet comme le récit grand ouvert d'un enfant du siècle dernier, dont on n'a pas dit le dernier mot : de la jeunesse « barrésienne » à la présidence de la République, en passant par Vichy, la Résistance, les coulisses de la *IV<sup>e</sup>* République, la longue et turbulente traversée du désert avant d'incar-

ner les espoirs de la gauche qu'il avait ralliée sur le tard, cet homme a beaucoup vécu en voulant donner l'impression d'être resté toujours le même. Ces vies successives qui n'en font qu'une suffisent à solliciter le biographe.

Je savais qu'un jour je finirais par m'y atteler. Mais je ne voulais pas procéder à la manière des biographes qui suivent leur héros pas à pas du berceau à la tombe dans une restitution visant à l'exhaustivité. Je n'ai aucune prévention de principe contre ce genre de biographie et j'en connais plusieurs qui sont dignes d'éloges. Mais une telle approche de la vie de François Mitterrand ne me séduit guère. D'abord, parce qu'elle a été faite, et bien faite, du moins par fragments : il existe plusieurs livres, certains excellents, qui racontent son enfance, ses années de guerre, l'union de la gauche, les deux septennats, sa politique étrangère, sa vie intime et même le chapitre final de la maladie et de la mort. Ensuite, parce qu'il ne me paraît pas nécessaire de reconstituer au jour le jour la vie de François Mitterrand pour pénétrer la complexité du personnage et apprécier le rôle qu'il a joué dans l'histoire politique de notre pays ; pour essayer, surtout, de faire la part de la cohérence et des contradictions de cet homme qui a traversé les époques, les milieux, les convictions sans jamais en renier aucune.

La biographie que j'ai voulu écrire, et que je livre aujourd'hui au lecteur, ne se veut donc ni exhaustive ni fragmentaire. En embrassant, après d'autres, mais autrement, la vie de François Mitterrand, elle vise à mettre en miroir sa carrière politique et son itinéraire personnel : c'est là où se donne à lire, ou se laisse entrevoir, la vérité de cet homme complexe et, à beaucoup d'égards, insaisissable. Dans une biographie de De Gaulle, ou de Mendès France, ou d'Eisenhower, la part du privé, de l'intime, peut occuper une place sensiblement moins importante que l'action publique avec laquelle elle interfère assez peu. Tel n'est pas le cas de François Mitterrand. Ici, le privé et le public paraissent si intimement noués que l'un n'est intelligible

précisément qu'à la lumière de l'autre ; Mitterrand lui-même en serait probablement convenu.

Du vivant de celui-ci, j'ai été un citoyen français comme un autre, alternant entre le consentement et la désapprobation. Ici, avec le recul, j'ai tenté autant que j'ai pu d'analyser une vie pour comprendre un homme et un moment de notre histoire, en tirer le plus possible de vérité, sans prononcer de verdicts. Je n'ai pris querelle ni pour Mitterrand ni pour ses détracteurs, m'appliquant à éviter le pamphlet autant que le plaidoyer.

J'ai donc choisi de privilégier dans cette biographie les traits, les paysages, les rencontres, les passions et les épisodes qui dessinent par touches successives, de la plus lointaine enfance jusqu'à la mort, le portrait de cet homme singulier.

## UN « ENFANT BARRÉSIEN »

« Ce qu'on dit de soi est toujours poésie », lit-on dans les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Renan. François Mitterrand n'a pas écrit de Mémoires, mais, à maintes reprises, il est revenu, non sans nostalgie, sur les premières années de sa vie passées en Charente. François Mauriac, qui fut un ami de sa mère, et qui fera toujours preuve à son égard, malgré leurs divergences politiques, de sympathie active, le connaît bien : « Il a été, écrivait-il en 1959, un garçon chrétien, pareil à nous, dans une province. Il a rêvé, il a désiré comme nous, devant ces coteaux et ces forêts de la Guyenne et de la Saintonge qui moutonnaient sous son jeune regard et que la route de Paris traverse. Il a été cet enfant barrésien "souffrant jusqu'à serrer les poings du désir de dominer la vie"<sup>1</sup>. »

Les récits, biographiques ou autobiographiques, sur l'enfance du futur président de la République laissent effectivement dans l'esprit du lecteur comme un écho des ouvrages de Maurice Barrès, et particulièrement cette célèbre conférence prononcée en 1899, « La terre et les morts », où le chef de file du nationalisme français définissait la conscience nationale comme la symbiose entre la terre où nous sommes nés et le culte des morts dont nous sommes « les prolongements ». Il en appelait à

1. François Mauriac, *Bloc-notes, t. II: 1958-1960*, Éd. du Seuil, 1993, p. 333. (Quand le lieu d'édition n'est pas indiqué il s'agit de Paris.)

l'appartenance, non à une patrie abstraite, mais à une « France de chair et d'os ». L'union des Français devait s'exprimer par la polyphonie des provinces, des régions, des terroirs qui concourent au génie de la nation : « respecter les particularités locales » était un impératif.

Sa terre à lui, François Mitterrand, c'est la Saintonge, la région charentaise où il est né en 1916 et à laquelle il est resté fidèle jusqu'au bout. En 1994, il confiait à *La Charente libre*, à l'occasion du cinquantième anniversaire de ce journal, son « excès de patriotisme local » : « Je me sens chez moi en Charente. Les qualités du ciel, de la terre, des productions, de la vie, des hommes représentent pour moi un certain modèle de civilisation. » Loin de sa province, il aime à se remémorer ses vertus d'équilibre, de silence, de continuité : « Il existe une Charente presque immuable. Me permettra-t-on de dire que c'est celle-là que je garde en permanence dans mon cœur. »

### *La terre et les morts*

Les heures de son enfance sont partagées entre Jarnac, où il est né et où habitent ses parents, et, à soixante-dix kilomètres de là, à Nabinaud, non loin d'Aubeterre-sur-Dronne, la maison isolée de Touvent, le « domaine enchanté » du grand-père maternel Jules Lorrain, où il passe une partie de l'année<sup>1</sup>. Entre bois, rivières, coteaux et forêts, il s'immerge dans la nature : « J'avais la tête pleine de musique naturelle : le vent qui claque sec, la rivière. Chaque heure avait son odeur. J'avais une vie sensorielle<sup>2</sup>. » Il s'enivre des paysages, parcourt à bicyclette les sentiers bordés de haies d'épines, s'attarde devant les arbres sécu-

1. Voir Robert Mitterrand, *Frère de quelqu'un*, Robert Laffont, 1998, p. 47 et suiv.

2. François Mitterrand, Élie Wiesel, *Mémoire à deux voix*, Éd. Odile Jacob, 1995, p. 13.

lares, le chêne rouvre ou le pin limousin, jouit de la lumière unique, du soleil vif et chaud sur les blés prêts à mûrir, célèbre secrètement en vers la Seudre, la Charente, la Gironde. Il aime visiter les églises romanes, dont la région regorge : déjà à Jarnac, l'ancienne abbatale du XI<sup>e</sup> siècle, à Aubeterre l'église monolithe dédiée à saint Jean, plus loin à Aulnay, aux confins du Poitou et de la Saintonge, le joyau Saint-Pierre. On a beaucoup épilogué sur l'affiche de la campagne présidentielle de 1981, « La force tranquille » où, derrière le portrait du candidat, une église de village posait pour l'éternité. Était-ce bien dans l'esprit socialiste, né de la révolution industrielle, grandi à l'ombre des chevalets et des hauts fourneaux, épris de progrès, que cette touche rurale et paroissiale ? Nul doute qu'il s'agissait d'une main tendue en direction de la France profonde, provinciale, encore attachée aux vertus paysannes, mais on ne saurait sous-estimer à quel point ce décor correspondait à la sensibilité personnelle, voire à la géographie charnelle, de celui qui ne manquait jamais sa messe en des églises ancestrales, aux côtés de sa mère et de son père également pieux, dont il avait reçu la foi en partage. « Je sens qu'il existe en moi-même un lieu immuable, où l'enfant que j'étais, avec son caractère, sa nature, sa personnalité, n'a pas changé<sup>1</sup>. » Pendant toute sa vie, ce garçon en culottes courtes qui respirait avec délectation les tilleuls de Jarnac et s'arrêtait pour écouter le bruit de la sarcelle ou le cri de la mésange lui servira de référence : « Jamais je n'ai renié mon enfance<sup>2</sup>. »

Tout naturellement, François Mitterrand a admiré les écrivains des Charentes, Eugène Fromentin et Jacques Chardonne, les meilleurs. Le premier, auteur d'un roman qui connut sa célébrité, *Dominique*, a su peindre les saisons, les travaux et les jours sous un climat « très doux », une « quantité de petits faits qui sont la science et le charme de la vie de campagne ». On

1. *Ibid.*, p. 31.

2. *Ibid.*, p. 22.

s’imagine bien le jeune François, l’hiver fini, « stimulé par ce bain de lumière, par ces odeurs de végétations naissantes, par ce vif courant de puberté printanière dont l’atmosphère était imprégnée<sup>1</sup> ». Chardonne restera le préféré : « De sa génération, il reste pour moi le modèle. Par esprit de clocher, peut-être. Je suis né à quelques lieues de sa maison et me suis beaucoup promené près de la “butte sablonneuse” où, pendant les vacances, avec Jacques Delamain, son ami et voisin, il écoutait le chant des oiseaux<sup>2</sup>. » Il est sûr que *Le Bonheur de Barbezieux* — une localité de la taille de Jarnac et située au sud de celle-ci — où Chardonne évoquait des souvenirs d’heureuse jeunesse, la lumière « sans pareille » de la Charente, les rues pavées et les pierres blanches de Jarnac, les « brûlures de la mélancolie<sup>3</sup> » a laissé de profondes résonances dans l’esprit de Mitterrand. On s’en est moqué. Quoi ! aimer un écrivain collabo ! Mais le natif de Jarnac n’en avait cure : à ses yeux, le talent d’un écrivain transcende ses inclinations politiques — une fois pour toutes !

De même que cette fidélité à sa « terre », il n’a jamais renié ceux qui l’ont précédé.

Fidèle, il l’a d’abord été à ses parents. Son père, Joseph Mitterrand, originaire du Berry, a d’abord fait carrière dans les chemins de fer, c’est un cheminot ; il est chef de gare à Angoulême peu après la naissance de François. Il change de métier à la demande de sa femme, pour revenir à Jarnac, où il devient assureur jusqu’au jour où son beau-père, Jules Lorrain, qui a soixante-six ans, lui propose de lui succéder à la tête de son entreprise de vinaigrerie. Il a été salarié, petit entrepreneur, il est désormais négociant. Devenu socialiste, Mitterrand aura tendance à privilégier la première profession de son père, fils du peuple : dans sa

1. Eugène Fromentin, *Dominique*, Plon, 1885, p. 85.

2. François Mitterrand, *La Paille et le Grain* (Flammarion, 1975), *Le Livre de Poche*, p. 94.

3. Jacques Chardonne, *Le Bonheur de Barbezieux*, Stock, 1938.



notice du *Who's Who*, il est fils de cheminot. En fait, à Jarnac, son père est devenu un notable, président national des vinaigriers, président régional des Écoles libres de Charente et de la Société de Saint-Vincent-de-Paul. Car il est catholique, pratiquant, brancardier à Lourdes, respectueux comme son épouse de la religion romaine, dans cette région où les parpaillots, négociants en eau-de-vie, tiennent le haut du pavé. Dépourvu de la bosse du commerce, sans la moindre âpreté au gain, l'homme est assez réservé, austère, d'esprit paisible. Son catholicisme, nettement de droite, en a fait cependant un partisan du général de Castelnau président de la Fédération nationale catholique, dirigée contre le Cartel des gauches qui, après sa victoire aux élections législatives de 1924, a voulu aligner l'Alsace-Lorraine sur la loi de séparation des Églises et de l'État du reste de la France. Un « homme juste », dira son fils de Joseph Mitterrand, et d'esprit plus libre que ne le laisseraient soupçonner ses attaches religieuses.

L'influence maternelle a été plus profonde. De bonne instruction, Yvonne Lorrain était pourvue d'une culture littéraire et musicale. On lisait beaucoup dans la famille, et le jeune François aura à sa disposition une bibliothèque, où Barrès voisinait avec Balzac, Chateaubriand, Lamartine et d'autres moins glorieux, René Bazin en tête. Yvonne avait eu un frère de huit ans plus jeune qu'elle, Robert, que Mauriac avait fréquenté, et qui avait adhéré aux idées de Marc Sangnier, le fondateur du Sillon, mouvement démocrate-chrétien. Mort de tuberculose à vingt ans, en 1908 — « le grand drame de la famille » —, cet oncle que François n'a pas connu, mais dont sa mère lui a souvent parlé, faisait partie de ces morts qu'il a vénérés. Yvonne, lectrice de *l'Imitation de Jésus-Christ*, est aussi pieuse que son époux, aussi respectueuse des codes sociaux et de l'enseignement de l'Église : l'un et l'autre furent les parents de huit enfants dans une France malthusienne. Maîtresse de maison, mère aimante, elle instruit sa nichée par des lectures à la veillée, surveille de près les études de ses enfants, pour lesquels elle fait des coupes claires dans le

budget familial afin d'assurer leur réussite. En 1929, Yvonne avait hérité du partage des biens paternels la vinaigrerie, que va diriger Joseph, et la maison du 22 rue Abel-Guy où François était né. De ce couple modèle, Yvonne, cardiaque, est la première à quitter la vie, le 12 janvier 1936.

C'est le père d'Yvonne, Jules Lorrain, « Papa Jules », qui paraît avoir exercé la plus grande influence sur François. Fils d'un négociant en bois, forte personnalité, charmeur, il a réussi en affaires, quoique simple vinaigrier. Il était de famille catholique lui aussi, mais il avait eu au collège de Pons un professeur de philosophie qui n'était autre qu'Émile Combes — le futur président du Conseil, ennemi des congrégations religieuses —, qui venait de soutenir une thèse quelque peu hétérodoxe sur saint Thomas d'Aquin, et auquel il devait peut-être sa distance critique vis-à-vis de l'Église. Comme Clemenceau, il fait sa gymnastique tous les matins, marche à grands pas, aime la vie, connaît tout le monde ; c'est un notable respecté. Le domaine de Touvent, sur lequel Papa Jules règne en seigneur, et où le jeune François habite la moitié de l'année, est un de ses plus chauds souvenirs, mêlés à la mémoire de ce grand-père qui le chérissait, narrait des histoires en patois charentais, et qu'il admirait : « Mon grand-père était un personnage chatoyant, ayant des idées sur tout. »

Ainsi que dans mainte famille française de l'époque, son épouse, Eugénie, était dévote ; c'est d'elle qu'Yvonne, la mère de François, avait reçu sa ferveur religieuse. François Mitterrand a tendrement aimé ses grands-parents, cette grande maison de Touvent, à la limite des départements de Charente et de Dordogne<sup>1</sup>, sans eau courante, sans électricité, mais pleine des chants et des rires d'enfants. En voiture à cheval, on se rend à Ribérac pour le marché hebdomadaire, à Aubeterre pour les courses ordinaires, à Nabinaud en fin de semaine pour la messe

1. François Mitterrand, *Ma part de vérité*, Fayard, 1969, p. 16.

dominicale. Plénitude de l'enfant sensible à la nature : « De la fenêtre du grenier, je pouvais d'un regard faire le tour de la terre, Nord chevelu d'orme et de chêne, Est pierreux, Ouest de Toscane<sup>1</sup>... » Chaleur familiale répandue par la grand-mère Eugénie et entretenue par Papa Jules toujours gai. La vente de Touvent, en 1930, lui déchire le cœur, « mon premier deuil », dira le futur Président.

Mais les morts, les vrais morts qui se confondent avec les souvenirs poétiques, tristes ou joyeux, hantent aussi la jeunesse de François Mitterrand. Mort de l'oncle Robert qu'il n'a pas connu mais dont Eugénie n'a cessé de porter le deuil sa vie durant. Mort en 1931 de cette grand-mère Eugénie, dont il était le petit-fils préféré et qu'elle a appelé à son lit d'agonisante : « Je garde le privilège d'un amour véritable<sup>2</sup>. » Mort de sa chère mère en 1936. Mort du grand-père Jules la même année. Dix ans plus tard, mort du père... « Je me disais qu'il fallait être, dans la vie, fidèle aux morts<sup>3</sup>. » Mitterrand ou l'homme qui médite sur les tombes et qui sera toujours hanté par le grand mystère de la mort.

L'instinct du terroir, les morts qui tendent les mains aux vivants, ce sont des formules de Barrès que Mitterrand a intériorisées dès sa jeunesse. Ceux qui, comme moi-même, ont passé leur enfance et leur adolescence dans une banlieue de Paris, qui ont à peine connu leurs grands-parents, qui n'ont jamais eu de maison familiale en province ont sans doute du mal à comprendre cette formation héréditaire et terrienne, ou plutôt ils ont tendance à s'étonner de la marque si profonde qu'elle a imprimée à un chef de la gauche. C'est manquer d'imagination, les hommes ne sont pas monolithiques comme l'église d'Aubeterresur-Dronne, et Mitterrand moins que personne. Il faut garder en tête cette dimension barrésienne de ses années charentaises,

1. François Mitterrand, *Ici et maintenant*, Fayard, 1980, p. 183.

2. F. Mitterrand, É. Wiesel, *Mémoire à deux voix*, op. cit., p. 44.

3. *Ibid.*, p. 45.

quelle que soit l'évolution qu'il a suivie : c'est une des clés de ses attitudes et comportements.

Sa formation intellectuelle s'est faite aussi par l'école, forcément catholique, à une époque où la ligne de démarcation était vive entre l'enseignement des maîtres laïques et l'enseignement des bons pères. Pour être exact, François ne fait pas ses études secondaires chez les « bons pères » mais dans un collège diocésain de prêtres séculiers, au collège Saint-Paul d'Angoulême. Au cours de ces années de pensionnat qui le mèneront au baccalauréat, ses tuteurs ne notent aucun mouvement d'indiscipline chez cet élève séparé des siens. Il est vrai que son frère aîné, Robert, l'a précédé un an plus tôt et que cette présence rassure. Surtout, François est alors un garçon discipliné, fervent dans sa religion. Il suit sans maugréer la litanie des services religieux, les prières communes, la messe quotidienne à laquelle il communique, l'angélus et les vêpres le dimanche ; il participe sans se plaindre aux célébrations qui, de mois en mois, tombent sur les élèves au gré de l'agenda liturgique : l'Immaculée Conception, l'Adoration dominicale, le Carême, la semaine sainte, le mois de Marie, le mois du Sacré-Cœur... Bien des collégiens pestent *in petto* ; pas lui. Le futur général de Bénouville, son condisciple, le peint comme « un garçon très pieux, avide de connaître et d'aimer<sup>1</sup> ».

Émancipé de la foi chrétienne, il confiera en 1995 à Élie Wiesel : « Je crois que l'on a besoin de prier, c'est-à-dire de rechercher une communication par la pensée. Une des plus belles choses de la religion catholique, c'est la communion des Saints, qui est au fond la communauté de la prière et qui rejoint les pratiques ésotériques<sup>2</sup>. » Jamais, le futur président de la République ne se dira athée, comme si le mot était obscène, mais « agnostique » — le doute lui sied mieux que l'affirmation du néant.

1. Cité par Robert Schneider, *Les Mitterrand*, Perrin, 2009, p. 121.

2. F. Mitterrand, É. Wiesel, *Mémoire à deux voix*, *op. cit.*, p. 82.